

FEUILLETON DU "TRAIT D'UNION"

—LES—

Meres Ennemies

PAR

CATULLE MENDES

6

LIVRE PREMIER

LA PATRIE, L'ÉPOUSE, L'ENFANT

XI

(Suite)

Ce fut un long silence. Elle ne bougeait point. Il ne se redressait pas.

Enfin il dit :

—Il le faut cependant.

Il marcha vivement vers la table. Il remplit le hanap et but ; il le remplit encore et le vida de nouveau.

Cela fait, il se rapprocha d'Élisabeth toujours pareille à une morte qui se tiendrait debout, et il parla d'une voix mieux assurée :

—Élisabeth, ne prolongeons pas ce supplice. Vous comprenez, maintenant, qu'une séparation légale est devenue nécessaire ! Elle importe à mon honneur et à votre repos. Si vous le voulez, elle existe dès à présent. Vous plaît-il de m'entendre ?

Elle ne répondit pas. Il poursuivit :

—J'ai formé une demande en divorce devant le tribunal de Varsovie. Il fallait la fonder, sans rien alléguer cependant qui pût entacher votre bonne renommée ; j'y ai réussi. Il fallait des témoins ; je suis riche, j'en ai eu. Il fallait aussi vous épargner les amertumes d'un procès ; j'ai fait établir, par une enquête habilement détournée, votre départ pour une destination inconnue. Je suis puissant, j'ai des amis auprès du roi, l'arrêt a été prononcé. Et le voici, Élisabeth.

Il tira de sa poche une paperasse, la tendit à madame Boleska, qui ne fit pas un mouvement.

—Sans doute, reprit-il, cette sentence rendue à votre insu est nulle. Réclamez, paraissez seulement ; nous sommes liés pour toujours. Mais signez la formule d'acquiescement que j'ai fait rédiger au bas de cet acte, expédiez l'arrêt approuvé au notaire terrestre de Grodno ou de Troki—Troki est plus voisin—et le jugement devient définitif, et nous sommes libres, madame ! Naturellement, la sentence vous assure la possession de la castellanerie de Mikalina et des villages qui en dépendent, héritage de votre père ; je ne conserve que Pruzani, qui m'a toujours appartenu ; et, en outre, je vous laisse votre fils.

Sur la table, il y avait un encrier de bronze, lourd et ancien ; la plume était une plume d'aigle blanc.

Il trempa la plume dans l'encrier, et revenu près de madame Boleska :

—Signez, Élisabeth, dit-il.

Elle leva les bras, les croisa sur sa poitrine. Elle répondit lentement, presque sans remuer les lèvres :

—C'est avec cette plume que mon père, le castellan de Mikalina, a signé l'acte de la confédération de Bar.

—Signez, madame.

Elle ne rouvrit pas les yeux, elle répondit :

—Non.

—Vous refusez ?

—Je refuse.

—Vous ferez révoquer l'arrêt ?

—Oui.

—Quoi ! dit-il, humilié, malgré l'aveu que je viens de vous faire, votre attachement fidèle...

Cette fois, elle le regarda.

—Comte André Boleski, vous vous en faites accroire ! Je ne vous aime plus. Mon amour ne vivait que de confiance et d'estime ; vous comprenez qu'il est mort.

—En ce cas, pourquoi ne pas signer ?

—Le divorce est un crime.

—Nos lois le permettent.

—Ma foi le défend. Qu'y gagnerais-je, d'ailleurs ? Me jugez vous femme à prendre un autre époux ? Je suis de celles qui meurent dans le lit où elles se sont données.

—Vous êtes de celles aussi qui ne savent pas endurer un outrage ! Songez qu'après le divorce mon amour pour une autre ne vous serait plus une offense.

—J'aime mieux être votre victime que votre complice.

—Ainsi votre orgueil s'accommodera ?

—Mon orgueil le cédera à mon devoir contracté devant Dieu ! Vous, vous retournerez à Varsovie ou à Pétersbourg, hélas ! Vous serez le citoyen déloyal à sa patrie, le mari déserteur du foyer, le père renégat de son fils ; eh bien ! moi, du moins, épouse obstinée, je maintiendrai, autant qu'il sera en moi, la fidélité à la République, à la maison, à la race, et je sauverai de vous même tout ce que vous ne pourrez pas en emporter d'ici.

—Vaines résolutions, madame ! Vous ne subirez pas sans révolte un abandon prolongé qui, aux yeux de votre noblesse, passera pour du dédain.

—J'étais presque accoutumée à votre abandon, maintenant je le désire.

—Si des rumeurs, méchamment chuchotées par vos voisins, par vos serviteurs, vantent votre rivalité, précèdent des aventures...

—Je n'entendrai pas.

—Si quelque jour elle passe devant vous, au bras de votre mari...

—J'embrasserai mon fils pendant qu'ils passeront, dit gravement Élisabeth Boleska, et c'est vous, lâches adultères, qui courberez la tête.

André Boleski secoua le front sous l'injure ; les plus faibles ont de ces sursauts ; et, la bile toute remuée :

—Ah ! vous m'insultez. Prenez garde.

—J'ai dit : "Lâche."

—Prenez garde ! je trouverai des forces dans la colère pour vous contraindre à m'obéir !

—Elles se rompent devant ma volonté.

—Peut-être ! vous êtes impérieuse et jalouse de vos prérogatives dans cette maison où vous avez commandé ? Il est des humiliations que votre fierté ne supportera pas.

—Menaces.

—Vous l'aurez donc voulu !

Il se tourna vers la haute porte d'entrée, entr'ouverte sur la terrasse du château.

—Holà ! qu'on vienne ! appela-t-il.

Rhodzko entra.

—Rhodzko, la comtesse vous a ordonné de rappeler les gentilshommes et les paysans qui sont venus ce matin à Mikalina ?

—Oui, Excellence.

—Vous ne tiendrez aucun compte de cet ordre.

La face d'Élisabeth, si pâle, s'empourpra.

—Désormais, continua le comte, vous n'obéirez à la comtesse que lorsque je l'aurai commandé.

—Oh ! monsieur, murmura-t-elle, la tête entre ses mains.

Il lui dit très bas :

—Vous pourriez être maîtresse dans votre maison.

Cependant Rhodzko s'était rapproché et saluait la castellane avec une déférence où se mêlait je ne sais quel apitoiement injurieux.

—Que dois-je faire, madame ?

Elle releva le front.

—Qui vous parle ? dit-elle. Obéissez à votre maître.

Puis se tournant vers André Boleski :

—Est-ce tout, monsieur ? Je me retirerai, si vous n'avez pas, en ce moment, quelque autre outrage à me faire.

Il se sentait vaincu, il était plein de honte ; la boue qu'il avait remuée lui tressautait à la face.

—Allez, madame, oui, allez.

—Je vous jure, comte André Boleski, que j'ai pitié de vous, dit-elle en poussant la porte avec un geste lent.

XII

Élisabeth l'avait dit : ce cœur d'homme n'était pas un cœur mauvais ; mais il avait cette bonté molle qui ressemble à la faiblesse et peut devenir la lâcheté.

Même il avait été grand jadis, ou avait pu le

paraître, tant il battait généreusement pour la liberté de la patrie et l'honneur de la maison.

Un vent de malheur écarta le comte de sa maison, l'éloigna de sa patrie. André Boleski n'était pas comme ces cèdres qui, transplantés de la terre natale, étonnent les cieux nouveaux par la persistance de leur fierté première. Sa grandeur s'abaissa, s'étiola, fut au niveau des tailles communes.

Il entendit, à Varsovie, que l'indépendance de la Pologne était désormais un rêve ; que, déchirée, ensanglantée, la République devait s'estimer heureuse de ne pas être morte tout à fait, consentir à son destin, s'accommoder de son irrémédiable défaite, et qu'ainsi elle serait tranquille dans son abaissement, aurait ses aises dans sa bassesse, à la condition, toutefois, de ne pas irriter ses vainqueurs et de se faire la favorite de la Russie, comme son roi Stanislas avait été le favori de Catherine.

Sa coutume d'être libre se révolta d'abord, mais peu longtemps. Ce qu'il entendait, il ne tarda pas à le croire, à le dire lui-même. Une nuit après quelque souper à la française, le castellan de Mikalina railla fort agréablement le panache grotesque de Pulawski à la poitrine de lion, et les grosses mains kosaks de Sawia, qui, d'un seul coup de poing, abattait un taureau.

En France, où il aperçut seulement le petit côté des choses, il s'éprit des vices frivoles qui lui jetèrent aux yeux leur poudre à la maréchale, et des hardiesses des philosophes, dont il ne retint que le rire ; dîna avec Lauzun, lut dix fois la *Pucelle*, conçut enfin une façon d'être qui n'exige ni moroses abstinences, ni sanglantes équipées, et qui peut s'affirmer par un haussement d'épaules. Il ne songeait plus qu'avec un sourire à l'église de Mikalina, où venaient prier, tout bottés, avec des bruits de sabres, les gentilshommes de Lithuanie, et à la comtesse Élisabeth Boleska, jouant du théorbe ou filant au rouet dans la salle basse du château.

Puis, à Pétersbourg, où l'impératrice le reçut avec distinction, il vit la princesse Sonya Ivanowna, qui était la parente d'un favori de Catherine ; et, parce qu'elle était futile et jolie, il lui appartint désormais

—Vous êtes marié ? dit-elle.

—Oui, dit-il.

—Eh bien, ne le soyez plus !

C'est pourquoi, encouragé par les lettres de Rhodzko, qui lui donnaient comme probable l'assentiment de la comtesse à une séparation définitive, il était revenu dans la castellanerie de Mikalina.

Pourtant, son cœur d'autrefois n'était pas si bien mort en lui, qu'il ne se fût serré devant le fier accueil d'Élisabeth Boleska ; quand elle eût quitté la salle, le comte demeura longtemps tête basse, sous le souvenir du mépris adieu.

Il était près de la porte d'entrée ; il la poussa largement ; il vit les forêts et les plaines, tout ce qu'il possédait de la triste Pologne.

Dans ces bois, enfant, il avait joué, puis, jeune homme, songé, pendant que les bûcherons, émondant les vieux chênes, chantaient quelque mazurka sur les ducs Jagellons, rythmée par les sonores coups de hache.

Il regardait les champs où poussent les grains nourriciers, pères du sang qui coulera pour la patrie, et il retrouvait dans sa bouche le goût du froment de Pologne, qui avait renforcé sa virile jeunesse.

Le vent lui apportait, dans les odeurs de la terre et des feuilles, des souvenirs qui ressemblaient à des espérances ! Une cloche sonna, la cloche de la chapelle, claire, paisible, bleue dans le ciel, évoquant les anciens jours et vieilles prières.

En ce moment, un enfant, qui était entré sans faire plus de bruit qu'un petit oiseau qui marche, tira le comte par le pan de l'habit, et, tête aux boucles d'or tout rose de peur, avec un sourire qui s'effaroucha :

—Monseigneur, dit-il, est-ce vous qui êtes mon père ?

André Boleski le regarda, le devina, l'embrassa violemment.

(A suivre)